



# Lectures

DANS **HISTOIRE ET MISSIONS CHRÉTIENNES** 2009/2 n°10 , PAGES 225 À 245  
ÉDITIONS **KARTHALA**

ISSN 1957-5246

ISBN 9782811102432

DOI 10.3917/hmc.010.0225

Date de mise en ligne : 15/11/2012

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-histoire-monde-et-cultures-religieuses1-2009-2-page-225?lang=fr>



**CAIRN** · INFO

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Karthala.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# Notes de lecture sur quelques ouvrages récents concernant les Missions Étrangères de Paris

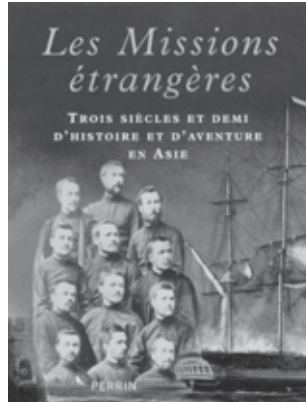
JEAN-FRANÇOIS KLEIN

- LAUNAY Marcel et MOUSSAY Gérard (dir.), *Les Missions Étrangères. Trois siècles et demi d'histoire et d'aventures en Asie*, Paris, Perrin, 2008, 424 p. (ISBN-10 : 2262025711 ; ISBN-13 : 978-2262025717). 56,50 €
- FAUCONNET-BUZELIN Françoise, *Aux sources des Missions Étrangères. Pierre Lambert de la Motte (1624-1679)*, Paris, Perrin, 2006, 358 p. (ISBN-10 : 2262025282 ; ISBN-13 : 978-2262025281). 22 €
- MOUSSAY Gérard (dir.), *Les Missions Étrangères en Asie et dans l'océan Indien*, Paris, Les Indes Savantes-MEP, 2007, 203 p. (ISBN-10 : 2846541787 ; ISBN-13 : 978-2846541787). 42 €
- VAN GRASDORFF Gilles, *À la découverte de l'Asie avec les Missions Étrangères*, Paris, Omnibus, 999 p. (ISBN-10 : 2258076935 ; ISBN-13 : 978-2258076938). 29,50 €
- MOUSSAY Gérard, *Bibliographie des Missions Étrangères. Civilisations, Religions et Langues d'Asie*, Paris, Les Indes Savantes-MEP, 2008, 607 p. (ISBN-10 : 2846541795 ; ISBN-13 : 978-2846541794) 45 €

À la suite des demandes réalisées auprès du Saint-Siège et de la Compagnie du Saint-Sacrement par le jésuite Alexandre de Rhodes réclamant la fondation d'un ordre missionnaire destiné à l'Asie qui ne dépendrait pas des patronats ibériques, en 1658, Mgr François Pallu, vicaire apostolique du Tonkin et Mgr Pierre Lambert de La Motte, vicaire apostolique de Cochinchine, fondent à Paris une congrégation appelée à durer : les Missions Étrangères de Paris – protégées par Louis XIV – s'installaient en effet rue du Bac. 350 ans plus tard, elles y sont toujours et ont envoyé

4 500 missionnaires en Asie. Après le Siam, le Tonkin, la Cochinchine, le Cambodge et quelques provinces de Chine, le Saint-Siège a demandé à la Société des Missions Étrangères de remplacer les Jésuites dans le sud de l'Inde (1776). En 1831, il lui a confié la Corée et le Japon, en 1838 la Mandchourie, en 1841 la Malaisie, en 1846 le Tibet et l'Assam, en 1855 la Birmanie, en 1952 le nouveau diocèse de Hualien à Taiwan.

Deux séminaires marquèrent son histoire, tout d'abord celui qui se tint à Ayutthaya jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et,

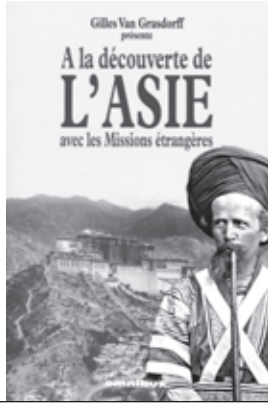


le second, qui s'installa sous le I<sup>er</sup> Empire à Penang, îlot appartenant à l'*East India Company*. Ces missionnaires, parfois impliqués dans l'expansion impériale occidentale, jouèrent néanmoins un rôle considérable dans la diffusion du christianisme, mais aussi des valeurs et techniques occidentales, sans compter la formation des élites autochtones. Au tournant des indépendances et dans les vagues suscitées par la Guerre froide, nombre d'entre eux se firent expulser, en particulier de Chine, de Birmanie, du Vietnam, du Cambodge ou encore du Laos. Il a fallu alors les envoyer vers de nouveaux territoires, notamment Madagascar, l'Île Maurice, l'Indonésie. Les missionnaires continuent aujourd'hui à épauler les Églises locales qu'ils ont contribué à fonder.

L'année 2008, qui marquait donc les 350 ans de ces hommes de l'apostolat, fut déclarée année du jubilé des MEP. Plusieurs manifestations de grande importance ont été célébrées, dont une messe jubilaire donnée en la cathédrale Notre-Dame de Paris et l'organisation d'une magnifique exposition, intitulée *Les Missions étrangères de Paris en Asie, 350 ans d'histoire et d'aventure* qui se tint durant plusieurs mois au siège de la maison mère de la rue du Bac afin de mieux faire connaître l'action – parfois hors

du commun – de ces hommes tournés vers Dieu et dédiés à l'Altérité lointaine. Cinq espaces, organisés par les pères Moussay et Reithinger, donnaient à découvrir un peu plus l'Asie et sa culture, mais aussi les portraits et des objets des missionnaires morts en martyrs pour l'évangélisation, ou encore les fruits "matériels" de leur présence (traduction de la *Bible* en chinois, édition de livres de catéchismes et de prières, cartes levées sur le terrain, travaux de botanique, sauvegarde des langues locales...). En parallèle, les 4 et 5 avril 2008 se tint à l'Institut catholique de Paris un colloque organisé par Catherine Marin qui aborda l'histoire, la spiritualité et l'action de cet institut missionnaire dans la longue durée historique.

C'est dans ce contexte que les ouvrages dont nous traitons ici ont été commandés et publiés avec le soutien des Missions Étrangères. Bien entendu, il ne s'agit pas d'un compte rendu exhaustif, l'exercice ne s'y prêtant pas ni du contenu de tous ces livres mais, plutôt, d'une mise en perspective de cette vague éditoriale peu commune (relativement au sujet abordé). On compte parmi les ouvrages référencés ici deux ouvrages historiques que nous considérons comme véritablement importants.



Le premier, *Les Missions Étrangères. Trois siècles et demi d'histoire et d'aventures en Asie* (Perrin, 2008), est un collectif dirigé par l'historien Marcel Launay, professeur émérite de l'Université de Nantes, et le père Gérard Moussay, le très dynamique directeur des archives historiques des MEP. Incontestablement ce livre est appelé à devenir une référence pour tous ceux qui souhaitent comprendre l'histoire de la congrégation de la rue du Bac avant de se lancer dans des travaux plus pointus. De grand format, magnifiquement illustré de photographies, cartes et gravures, il regroupe les textes de 29 intervenants (10 universitaires et historiens, de nombreux membres de MEP ou d'autres ordres ecclésiastiques), retraçant, de façon chronologique (en 5 parties) un temps missiologique allant des fondateurs (XVIII<sup>e</sup> siècle) aux perspectives d'avenir (XXI<sup>e</sup> siècle). Si tous les articles ne sont pas égaux, d'autres en revanche (Gérard Moussay, Philippe Haudrière, Alain Forest, Jacques Weber, Frédéric Mantienne, Catherine Marin, Bernard Patary), pour ne citer qu'eux, sont très solides. On relèvera, en particulier, l'article passionnant de Bernard Patary, « Le collège de Penang (1808-1968) » (p. 326-339), qui retrace l'histoire de ce séminaire pas comme les autres. Il s'agit,

en fait, de la synthèse de la remarquable thèse que M. Patary vient de soutenir à l'Université Lyon-2 et dont nous attendons une prochaine publication. On regrettera seulement l'absence d'une conclusion générale de l'ouvrage, même si, bien évidemment, les MEP ne souhaitent pas mettre un terme à leur action apostolique.

Le second ouvrage historique est une biographie consacrée *Aux sources des Missions Étrangères. Pierre Lambert de la Motte (1624-1679)*. Rédigée par Françoise Fauconnet-Buzelin, historienne de l'Art, conservateur du Patrimoine et publiée en 2006 chez Perrin, cette belle biographie, munie d'un solide index, retrace la vie de l'un des principaux fondateurs de la congrégation des Missions Étrangères de Paris. Issu de la noblesse de robe normande, entouré par des hommes du parti dévot, Pierre Lambert de la Motte va réussir une véritable transformation personnelle en découvrant la lointaine Asie. Son action missiologique, que l'auteur décrit comme équilibrée, est inspirée du modèle paulinien qui, longtemps, restera la marque des Missions Étrangères, investissant, tout en les respectant, les cultures de ces âmes en devenir des "populations païennes" asiatiques.

Le troisième ouvrage à caractère historique, publié par les Indes Savantes et les MEP, *Les Missions Étrangères en Asie et dans l'océan Indien*, est encore un collectif, dirigé par Gérard Moussay. Cependant, il n'est pas l'œuvre d'historiens académiques, mais, davantage, d'hommes de terrain – tous missionnaires des MEP – qui ont pris plaisir à se plonger dans les archives (certains articles s'en ressentent, tel celui consacré au Cambodge par Mgr Ramousse) tout en y mêlant leurs souvenirs, leurs vécus. Cela donne au lecteur un magnifique ouvrage, superbement présenté, illustré de photographies, de cartes et de gravures qui sont autant de documents historiques à exploiter.

À la découverte de l'Asie avec les Missions Étrangères, publié chez Omnibus, est une commande des MEP. Son auteur, l'écrivain-journaliste, Gilles Van Grasdorff à qui l'on doit, déjà, *La belle histoire des Missions étrangères* (Perrin, 2006) ainsi que des beaux romans historiques sur le Beaujolais ou le Tibet, a écrit de sa plume alerte et bien informée, un livre passionnant, relatant – en s'appuyant sur les archives des Missions et, en particulier, des correspondances missionnaires – la vie quotidiennes de ces "Envoyés de Dieu". Le lecteur se retrouve ainsi à découvrir, au fil de la plume, le choc culturel et les expériences parfois stupéfiantes faites par ces missionnaires de l'extrême, que ce soit avec Nicolas Krick envoyé au Tibet sous la Monarchie de Juillet, Charles Dallet qui, à la même époque, part évangéliser la Corée avant de finir martyr de sa foi en 1866. La liste serait trop longue à énumérer. Cependant, ce livre, s'il n'est pas "scientifique" – au sens académique du terme – n'en est pas moins un complément, très vivant – des précédents ouvrages.

Quant au dernier, dirigé par Gérard Moussay, *Bibliographie des Missions Étrangères. Civilisations, Religions et Langues d'Asie* – publié par Les Indes Savantes dont on sait l'attachement à diffuser une véritable culture historique sur l'Asie – il s'agit d'un formidable instrument de travail, particulièrement utile pour le chercheur. Ce livre recense en effet, de façon exhaustive, les très riches fonds historiques abrités par la maison mère de la rue du Bac. Trois sortes de documents y sont présentées : les manuscrits ; les ouvrages imprimés qui sont conservés à la Bibliothèque asiatique des MEP et, enfin, les livres, articles écrits par les missionnaires. Ce dernier fond est subdivisé en trois groupes : les études portant sur l'histoire, les traditions et les croyances de pays de mission ; les études linguistiques : dictionnaires, grammaires, manuels de langue, de traduction, etc. ; les cartes manuscrites ou imprimées dressées dans chaque pays. Il s'agit, le lecteur l'aura compris, d'une collection unique qui relate une Asie qui n'existe plus. Enfin, on découvre avec stupeur, l'immense travail de compilation et de rédaction quant aux notices bibliographiques des missionnaires qui sont, pour l'essentiel, aujourd'hui accessibles en ligne sur le site des MEP. À la lumière de ce livre qui éclaire la richesse de ces fonds qui devraient intéresser tout chercheur travaillant sur l'Asie des Moussons, on comprend mieux, dès lors – et outre le désir de se faire mieux connaître – la fièvre de publications qui s'est emparée de la très paisible rue du Bac. Un rendez-vous à ne pas manquer avec l'Histoire.

**Jean-François Klein**  
Université Lumière-Lyon 2

Astrid de Hontheim

*Chasseurs de diables et collecteurs d'art. Tentatives de conversion des Asmat par les missionnaires pionniers protestants et catholiques*

Bruxelles, PIE-Peter Lang, 2008, 317 p., 16 x 24 cm, ill.

Collection « Dieu, Hommes et Religions », n° 12

ISBN : 978-90-5201-380/ Prix : 32,90 €



Cet ouvrage, centré sur le concept de conversion, reprend le contenu d'une thèse soutenue à l'Université Libre de Bruxelles en 2007, dirigée en cotutelle avec l'Université d'Aix-Marseille les méthodes de conversion mises en œuvre chez les Asmat de Nouvelle-Guinée occidentale par des missionnaires pionniers.

L'originalité de cette enquête tient au caractère récent de l'évangélisation (1953), à la transformation de pratiques culturelles asmat complexes telles que la chasse aux têtes, et à la présence simultanée de missionnaires catholiques (surtout Croisiers) et protestants évangéliques. En plus d'une étude comparative entre factions catholique et protestante, l'ouvrage montre que le processus partiel d'inculturation par l'évangélisation se décline dans de nombreux domaines de la vie : architecture, datation du nom, organisation du temps, alimentation, sorcellerie, relations familiales,

ancestralité, rapports entre l'homme et la nature, parures corporelles, sexualité, funérailles. Autour de la conversion apparaît, selon l'auteur, un vide théorique qu'un nouveau concept s'apprête à combler : l'*enchristianisation*.

### **Une enquête ethnographique établie dans des conditions politiques tendues**

La Nouvelle-Guinée Occidentale est un immense territoire de 421 981 km<sup>2</sup> devenu indonésien en 1963 après la colonisation néerlandaise. Le pays Asmat se situe dans la plaine alluviale sud. Le dernier grand soulèvement contre les autorités lié au mouvement d'indépendance remonte à 2000-2001, avec en toile de fond des ressources en matières premières abondantes (minerais, bois) dont l'exploitation ne profite pas à la population autochtone. C'est dans ce contexte que les données de terrain ont été collectées en 2001 et 2004 sur un total de cinq mois malgré les pressions des autorités indonésiennes pour dissuader les chercheurs. Un voyage préparatoire de six mois en 1999 avait permis de visiter d'autres régions de part et d'autre de la frontière. En outre, des enquêtes complémentaires ont été effectuées pendant cinq mois aux USA,

au Canada et en Europe, notamment chez les pères Croisiers OSC (présents en pays Asmat depuis 1953) et chez les protestants évangéliques de TEAM (présents en Asmat depuis 1955). Sur le terrain, l'auteur a pris le parti d'une relation directe avec les Asmat, en apprenant la langue (même imparfaitement) et en se faisant adopter par eux. Même si une aide linguistique complémentaire a été apportée, l'important était « d'éviter le questionnaire de façon visible ». De même « une maîtrise maladroite de la langue – des langues en l'occurrence – est préférable à se faire dicter la marche à suivre par un assistant zélé qui répond aux questions avant de les poser selon l'idée que tous les Asmat pensent de la même façon » (p. 25).

L'auteur ne fait ni l'éloge, ni le procès des missionnaires. Elle reconnaît néanmoins qu'il faut apporter quelques réserves sur les données collectées car les deux factions « veillent à maintenir un discours politiquement correct devant le chercheur universitaire pour éviter de nuire à leur cause ».

Du côté catholique, l'enquête d'une jeune femme étrangère suscite la sympathie et un vif intérêt. La méfiance fait place rapidement à un réel enthousiasme car les missionnaires « ont peu d'occasions de parler de leur enfance, de leurs aspirations et de leur avis sur la hiérarchie ». Qu'un chercheur soit venu de si loin pour obtenir leur point de vue est une valorisation de leur patient travail et une opportunité de sortir de l'anonymat et d'exprimer un point de vue individuel.

Du côté protestant, la recherche s'effectue en famille, mais le statut de jeune femme anthropologue suscite plutôt la méfiance, en dépit de l'obligeance des missionnaires. Plus que les Catholiques, les Protestants sont très soudés et usent de séduction pour être agréables et pour

influencer les Asmat, et faire fléchir les comportements. « Leur générosité sert donc un but (elle n'est pas gratuite)... alors qu'elle est inspirée par une envie réelle de dévouement du côté catholique » (p. 47). À l'arrivée, l'auteur constate que les Catholiques visent une conversion progressive qui respecte la tradition asmat alors que les Protestants ont pour objectif une conversion rapide, de nature « instantanée », typique chez les Évangéliques.

### **Identités missionnaires et asmat**

Pour les missionnaires catholiques et protestants, aller en Nouvelle-Guinée, dans cette terre rude et primitive, représente une consécration, un lieu d'accomplissement pour les « vrais » missionnaires, prêts à sacrifier leur vie pour sauver une population à l'écart, considérée comme *unreached*. Pour Frazier, le but du missionnaire est une « recherche passionnée d'âmes dans l'ignorance de l'amour de Dieu » (p. 112).

L'histoire des missionnaires Croisiers remonte à la 3<sup>e</sup> croisade, à la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Chez eux, en plus de la vie en communauté, l'accent a toujours été mis sur l'apostolat, revigoré par les principes de Vatican II et le décret sur la mission *Ad Gentes Divinitus* (Divinement vers les nations).

Du côté protestant, la société missionnaire TEAM a été fondée aux USA par Frederik Franson en 1891 ; ses premiers martyrs ont été les 230 missionnaires tués lors de la Révolte des Boxeurs en Chine (1899-1906). Aujourd'hui, cette société aide les Églises à envoyer des missionnaires sur le terrain (750 dans 47 pays actuellement) en mettant l'accent sur la conversion qui est comparée à une puissante expérience personnelle, une révélation intérieure qui est à la base du concept de renaissance

(*rebirth*). Rappelons que les trois valeurs évangéliques de base sont l'expérience de la foi active (le baptême étant l'affichage extérieur de la spiritualité intérieure), la lecture quotidienne des Écritures et l'évangélisation, c'est-à-dire littéralement la transmission de la « bonne nouvelle » du salut.

Le concept théologique d'*inculturation* désigne ici la rencontre du message évangélique avec d'autres cultures : il faut le différencier du concept anthropologique d'*acculturation* qui désigne l'appropriation d'une nouvelle culture avec une perte plus ou moins importante de la précédente (déculturation). Pour les Protestants de TEAM, l'inculturation est considérée comme une « contextualisation critique » qui aboutirait au syncrétisme telle qu'elle est mis en œuvre par les Croisiers. Chez les Protestants évangéliques, la femme du missionnaire n'est pas ordonnée, mais elle joue cependant le rôle de missionnaire et d'assistante de son mari. Par comparaison, les Sœurs catholiques ont un rôle moins prééminent, et enseignent à l'école et à l'internat.

L'identité asmat est à l'opposé de l'identité missionnaire américaine. En premier lieu, les Asmat ont vécu à l'âge de la Préhistoire jusqu'à aujourd'hui. L'occidentalisation actuelle avec ses aspects commerçants et de société de consommation se heurte à une société archaïque fondée sur la chasse, la pêche et la cueillette, donc sur une vie au jour le jour qui ne stocke pas et ne planifie pas. L'identité asmat repose au départ sur un lieu de rencontre des hommes et des ancêtres appelé la *jeuw*, la « grande maison » rituelle située au centre de chaque village, siège de l'ancestralité. En raison du milieu naturel peu favorable (marais, mangroves) qui ne permet pas l'agriculture, les Asmat sont d'abord des semi-nomades qui préfèrent

vivre dans la jungle pour la recherche de nourriture. Or le but des missionnaires est au contraire de les fixer dans les villages. Après l'occupation néerlandaise, le gouvernement indonésien s'est efforcé de rassembler les semi-nomades en villages. Parmi les savoirs spécifiques transmis au cours de l'adolescence (chasse, culture, architecture, vannerie, mythes, sorcellerie, etc.), le chant est un mode de communication, notamment pour les questions graves. « Contrairement aux Catholiques, attachés à la culture pour son intérêt intrinsèque, les Protestants étudient le chant pour en extraire ce qui convient au christianisme et inciter les fidèles à renoncer aux restes ». (p. 131). L'identité asmat repose aussi sur la terre qui est d'une importance capitale, avec notamment ses champs de sagoutiers, une des rares réserves de nourriture facile à exploiter. Les longs rituels instaurés de longue date par les ancêtres sont passés au crible par les missionnaires protestants qui y voient des cérémonies d'adoration de Satan, en lien intime avec la chasse aux têtes pratiquée autrefois. Rappelons que l'encéphalopathie a causé 1 400 décès chez les Fore entre 1957 et 1964 à cause de la maladie de Kuru, proche de l'encéphalite spongiforme bovine (p. 140).

Face à cette forte identité asmat, le principal mode de l'enseignement missionnaire catholique est l'école qui est construite avant l'église. Elle a une fonction universalisante. Mais cette école n'a pas soulevé l'enthousiasme, sauf les internats car les pensionnaires étaient nourris et logés. Plus efficace étaient les sermons utilisant des paraboles comme celle de la noix de coco germée qui symbolise l'émergence du christianisme dans le village. Chez les Protestants, le but premier est l'enseignement des Écritures en respectant le mode narratif asmat.

### **Le rapport missionnaire à la culture et le bilan de l'évangélisation**

Le rapport à la culture et les techniques d'évangélisation ne sont donc pas les mêmes selon que l'on est missionnaire croisé ou missionnaire évangélique.

Du côté catholique, le principe est de sauvegarder la culture asmat, quitte même à faire des musées pour exposer, par exemple, des mythes sculptés en haut-relief. La vente aux enchères des objets est approuvée par les Asmat dans la mesure où elle est une source de revenu pour eux, mais tout ne peut pas être vendu. En outre, le départ de sculptures pour l'étranger est ressenti parfois comme une dépossession, alors que le musée d'Agats, en pays asmat, est au contraire un objet de fierté et soutient le sentiment de fraternité. Cependant, on observe une évolution avec les acheteurs occidentaux et les Asmat sont plutôt ravis de voir de nouveaux visiteurs, mais ils ne comprennent toujours pas ce goût des occidentaux pour des « objets contenant un esprit » (p. 179).

Du côté protestant évangélique, la relation à la culture locale est très différente en raison de leur interprétation littérale des Écritures. Une sculpture est pour eux une idole, d'où par exemple le vide des églises protestantes.

Dans la réalité, comme le souligne l'auteur, « les Catholiques sont pourtant plus directs avec les populations que les Protestants : ils organisent tout tandis que ces derniers susurrent les comportements – avec plus ou moins de pression – et attendent une démarche personnelle » (p. 194). Les Catholiques tracent la voie à suivre sur le plan matériel, médical et spirituel, mais laissent les Asmat penser à leur guise en espérant que la répétition des prêches influera sur le long terme.

Les Protestants jouent beaucoup plus sur les sentiments et sur les liens d'amitié. Au bout du compte, malgré l'absence d'interdiction explicite, ce sont les Protestants évangéliques qui dirigent la pensée religieuse de leurs fidèles asmat par tout un jeu de comportements (regards désapprobateurs, refus d'assister à telle scène jugée déplaisante, etc.).

Cette différenciation se fonde donc d'un côté sur le rituel catholique en tant que support de la foi, de l'autre sur la pression émotionnelle des Protestants fondée sur l'acte de renaissance. Car tout est question de méthode de conversion. Les Catholiques n'ont pas de véritables stratégies missionnaires, ils procèdent par tâtonnements et c'est finalement le charisme qui fait le bon missionnaire. Les Protestants réfléchissent aux méthodes de conversion de façon systématique et c'est la grande connaissance des Écritures assistée d'une foi à toute épreuve qui fait le bon missionnaire.

L'impact de cette évangélisation trouve en partie sa réponse dans la relève : il y a quelques pasteurs asmat, mais pas de prêtres. La raison invoquée à cette absence de clergé catholique asmat est le célibat des prêtres qui est incompatible avec la sexualité très affirmée des Asmat. Le bilan de l'évangélisation est peu favorable en termes de conversion, mais il doit être nuancé. Ainsi aucun Croisé et aucun évangélique de TEAM ne prétend que les Asmat se sont convertis réellement. Si les Asmat ne se sont pas appropriés le christianisme pour fonder une Église asmat, en revanche ils en ont adopté certains aspects. Finalement « avec des méthodes très différentes, les missionnaires catholiques et protestants aboutirent à des résultats presque équivalents, à savoir la non conversion des Asmat ». L'auteur ajoute « qu'il est probable que si les Protestants s'étaient

intégrés aux familles asmat et étaient morts dans le marais, leur influence aurait été plus déterminante » (p. 288).

Au total, l'ethnologie d'une société des basses terres de Nouvelle-Guinée a permis d'affiner le questionnement anthropologique sur la rencontre interreligieuse et sur le concept de conversion. Pour comprendre ce processus immatériel, « il faut des mots : cela justifie la place prééminente du discours dans la recherche ».

### **En conclusion : un christianisme mélangé**

En conclusion, cette thèse démontre de manière claire que l'inculturation se limite ici à un christianisme superficiel qui n'a pas réussi à pénétrer profondément les conceptions religieuses « primitives » asmat. Ce n'est pas du tout ce qu'attendait le missionnaire qui souhaitait au contraire une conversion radicale. Or les deux religions chrétienne et asmat forment un mélange dans le chrétien asmat. Finalement, l'anthropologue retient que les Asmat, comme de nombreux Mélanésiens, sont impliqués dans trois niveaux de discours : traditionnel, chrétien et syncrétique.

Cette situation exceptionnelle étudiée par Astrid de Hontheim permet donc de souligner le contact étonnant entre deux sociétés aussi éloignées géographiquement et culturellement que sont les missionnaires américains et les Asmat. Elle a permis aussi d'établir un diagnostic sur l'état d'esprit et surtout les méthodes missionnaires différentes utilisées par Catholiques et Protestants, tout en constatant l'exceptionnelle force d'âme des missionnaires pionniers.

Enfin cette thèse très riche déborde largement le cadre de l'anthropologie et de l'ethnologie. Elle nourrit la réflexion générale du chercheur sur le rôle capital de l'évangélisation qui a accompagné le processus d'occidentalisation du monde, phénomène ancien qui a débuté au XVI<sup>e</sup> siècle avec l'appropriation de l'Amérique par l'Europe. Chacun y trouvera donc matière à réflexion car l'exemple traité a valeur de modèle en décrivant les processus de résistance et d'adaptation à une nouvelle culture, à une nouvelle religion, d'une population restée en marge de l'évolution du monde jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle dans cette terre mythique de Nouvelle Guinée.

**Richard Maire**

CNRS-Université de Bordeaux 3

**Andrew Buckler**

*Jean Calvin et la mission de l'Église*

Lyon, Olivétan, 2008, 248 p., 15,5 x 23,5 cm

ISBN 10 : 2354790481 / ISBN 13 : 978-2354790486 / Prix : 19 €

**P**our la très grande majorité des historiens comme des théologiens, la cause est entendue : Calvin n'a eu ni vision ni action missionnaire. Dans ce livre paru à l'occasion

du 500<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Calvin, A. Buckler affronte le problème, en résumant tout d'abord les principales conclusions de ceux qui critiquent ce

manque de pensée missionnaire, sans trouver cependant leurs arguments pleinement convaincants. Il rappelle ensuite la seule véritable entreprise missionnaire protestante de l'époque, l'expédition de Villegagnon au Brésil; entreprise néanmoins ambiguë, car elle n'était pas au départ destinée à l'évangélisation des Indiens Topinambous, et Genève ne l'a soutenue que sur la demande de Villegagnon, qui se brouillera d'ailleurs très vite avec les Calvinistes qu'on lui envoie.



### Toute sa théologie est missionnaire

Ces rappels étant bien marqués, l'auteur entreprend ensuite de réhabiliter Calvin et de montrer que toute sa théologie est missionnaire. Pour ce faire, il étudie essentiellement les écrits de la période 1555-1564, quand les positions de Calvin ont vraiment triomphé à Genève : les leçons sur l'Écriture, les sermons, l'*Institution de la Religion chrétienne* (principalement l'édition de 1559/1560, même si l'évolution depuis la 1<sup>re</sup> édition, de 1536, est bien notée). On ne peut que louer ce souci de ne pas en rester à un seul livre et de vouloir contextualiser la pensée calvinienne. La méthode pose cependant problème : Buckler veut utiliser les sermons comme base théologique pour analyser l'*Institution* qui est, de son corpus, le texte apparemment le moins missionnaire. Or on sait que Calvin

improvisait dans ses sermons, à partir de ses études antérieures – précisément les leçons ou la synthèse que représente l'*Institution*! – au point qu'il ne voulait pas qu'ils fussent imprimés. D'autre part, évoquer l'annonce de l'Évangile aux païens dans des sermons destinés à des Genevois qui, pour la plupart, ne quitteront jamais Genève et ne verront en tout cas jamais de païens a-t-il une véritable portée? Le faire dans des leçons destinées aux futurs pasteurs, mais auxquels est destiné un ministère en pays de chrétienté n'est-il pas purement théorique?

### Quand l'occasion se présente

Buckler met en lumière un certain nombre de textes où le devoir d'évangélisation apparaît comme une nécessité absolue. Et, ne se contentant pas d'évoquer la doctrine de la porte ouverte (annoncer l'Évangile quand l'occasion se présente), il montre nettement que l'extension du Règne du Christ est centrale dans la théologie de Calvin. Le Royaume avance quand l'Église progresse en sainteté et en nombre, quand davantage de communautés locales écoutent et annoncent la Parole. L'ecclésiologie de Calvin, conclut Buckler, est donc essentiellement missiologique.

### La stratégie concrète

La dernière partie du livre en montre les applications concrètes, en présentant la stratégie missionnaire vers la France. L'auteur résume honnêtement ce que l'on sait de la formation et de l'envoi des pasteurs depuis Genève, l'action de Calvin pour diffuser ses livres qui, tous, présentent la vérité évangélique et dénoncent les erreurs et les superstitions, sa correspondance destinée à soutenir les fidèles, ses tentatives enfin d'obtenir le soutien

politique des autorités afin de promouvoir la Réforme. Buckler se fonde, pour cela, sur une assez bonne connaissance de la bibliographie calvinienne, notamment anglo-saxonne.

### **Pourquoi avoir attendu si longtemps ?**

On ne ressort pourtant pas vraiment convaincu de ce livre. En effet, la question de départ demeure : pourquoi a-t-il fallu attendre si longtemps (XVIII<sup>e</sup>, voire XIX<sup>e</sup> siècle, en dehors des milieux puritains) pour qu'apparaissent des missions calvinistes ? Pourquoi, si toute la théologie calvinienne a une orientation missionnaire, la quasi-unanimité des théologiens calvinistes jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle a-t-elle condamné l'évangélisation des païens (envisagée pourtant dès le XVI<sup>e</sup> siècle par Zwingli, Bucer ou Bibliander) ? Une première réponse est donnée par Buckler lui-même : un nouveau paradigme de mission apparaît en 1540 avec Ignace de Loyola pour désigner l'envoi de prêtres en terre étrangère pour évangéliser les païens, et les protestants l'ont rejeté jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle : l'initiative, en effet, ne peut venir que de Dieu seul (d'où la doctrine rappelée plus haut de la porte ouverte). Ce point, particulièrement mis en valeur par l'auteur, a un intérêt théologique indéniable et dicte toute une attitude missionnaire, même quand les protestants eux aussi partiront vers les terres lointaines. Pour autant, il est légitime de se demander pourquoi Calvin ne réfléchit jamais au cas particulier de ceux (les plus nombreux !) à qui l'Évangile n'a jamais été annoncé.

### **Un débat escamoté**

N'est-il pas abusif, en effet, de considérer comme « missionnaire » tout ce que fait Calvin pour propager son message ? Il faut en effet rappeler que Calvin veut ré-former l'Église, lui redonner sa forme primitive, ce qui suppose qu'elle existe déjà. Il hésite d'ailleurs, mais il n'est pas sûr que l'Église de Rome soit en dehors de l'Église de Dieu, et les catholiques n'en sont pas forcément exclus, car subsistent chez eux, quoiqu'abâtardie, la prédication de l'Évangile et l'administration des sacrements ; et c'est bien pourquoi on ne rebaptise pas un catholique dans l'Église réformée. Jamais Calvin ni ses successeurs immédiats ne semblent prendre en compte la différence radicale qu'il y a avec la situation des païens, même lorsqu'ils se réjouissent de l'expédition au Brésil. Ce n'est qu'une extension du Royaume : les bons chrétiens qui se trouvent dans ce cas doivent, si l'occasion se présente, annoncer l'Évangile. Mais ne peut-on faire de différence entre l'annoncer à de mauvais chrétiens et l'annoncer à des païens ? Sinon, on risque d'aboutir à la conclusion évidente, reprise de la 1<sup>re</sup> aux Corinthiens (9, 16) que tout chrétien doit évangéliser. La spécificité de la pensée missionnaire n'est-elle pas de considérer que cela ne se fait pas partout de la même manière ? Buckler, en confondant la volonté de Calvin d'établir des communautés fidèles à l'Évangile et la visée missionnaire de sa théologie, escamote ce débat.

**Yves Krumenacker**

Université Jean-Moulin (Lyon 3)

Institut Universitaire de France

Paul Fournier (sous la direction de)

*Charles de Foucauld. Approches historiques, Biographie et descendance spirituelle  
Courrier de la fraternité séculière Charles de Foucauld*

N° 131, numéro spécial 2007-2008

304 p. + 8 p. illustrations couleurs h.t., 21 x 15 cm

10, avenue Schouller 59600 Maubeuge

ISBN 13 : 978-2-9532496-1-3

Prix : 13 € (frais de port compris ; chèque à « Fraternité séculière Charles de Foucauld »)

**P**aul Fournier est le maître d'œuvre de ce recueil qui comprend plusieurs parties. Historien précis et chercheur passionné, il nous avait déjà fait connaître la rencontre « historique » de la famille foucauldienne, à Beni-Abbès, en novembre 1955 (Cf. *Courrier de la Fraternité séculière Charles de Foucauld*, 2006, n°s 126, 128 et 129). Son épouse, Josette Fournier, et divers autres collaborateurs ont participé à cet ensemble, dont l'unité tient à la personnalité de Charles de Foucauld.

Les illustrations, très souvent inédites, sont abondantes. À signaler en particulier la reproduction du polyptique créé par Sœur Mercedes pour la chapelle de l'Adoration à la Trappe de Notre Dame des Neiges, et les photos du groupe « Charles de Foucauld, le vieillard et l'enfant » sculpté par Kristoff Antier.

### Regards sur une vie

La première partie du recueil intitulée « Regards sur une vie » est davantage biographique avec les contributions de Jacques Gadille, Antoine Chatelard, Hugues Didier, Dominique Casajus et Jean Georges Gantenbein

Ce dernier, théologien protestant, nous apporte une étude sur le concept de la « présence missionnaire » vécu par Foucauld. Il s'inspire en particulier d'un théologien et historien catholique suisse, Josef Amstutz,

qu'il cite fréquemment, dont l'œuvre est peu connue en France (voir aussi p. 137-138). Il nous montre comment « la méthode de mission de Foucauld », approfondie et expérimentée par Albert Peyriguère, et, plus tard, par René Voillaume et ses Petits Frères, « s'est réellement frayé son chemin dans l'Église catholique romaine au Concile Vatican II » (p. 57), en particulier dans la rédaction de certains paragraphes du décret *Ad Gentes*, qui font partie pour Amstutz « des affirmations importantes du Concile » (*ibid.*). Ainsi on ne soulignera jamais assez que Ch. de Foucauld a eu l'intuition – et il l'a vécue – d'une attitude nouvelle vis-à-vis du monde non-chrétien que le Concile Vatican II a fait sien avec le dialogue interreligieux.

Puis, Paul Fournier met en œuvre le fonds René Bazin qui, en 1921, par sa biographie, révéla au grand public la vie de Charles de Foucauld : son ouvrage a été déterminant dans la naissance de nombreuses vocations de disciples.

Fruit d'autres recherches, on nous propose des lettres inédites de Charles de Foucauld adressées à des militaires. Parcourant ses écrits on peut se demander si Frère Charles est écrivain. En tout cas qu'il soit excellent dessinateur, cela ne fait pas de doute. Si, à son sujet, l'on signale certains détails « peut-être érudits », c'est qu'ils sont « significatifs ».

Toute cette partie nous aide à mieux



saisir les multiples aspects d'une personnalité qu'il ne faut pas réduire. Ces pages ne dispensent pas de lire une biographie de Ch. de Foucauld mais elles en sont un très vivant complément.

### **Diversité de la descendance spirituelle**

La seconde partie est plus originale étant donné le sujet qu'elle aborde : « la diversité de la descendance spirituelle (avant les congrégations) ». Il s'agit donc de la période qui suit immédiatement la mort de Charles de Foucauld et du rôle de personnalités très peu connues. L'auteur laisse de côté la fondation des Petits frères comme celle des Petites Sœurs du Sacré-Cœur et des Petites Sœurs de Jésus. Il ne parle pas non plus du P. Peyriguère. De nombreux ouvrages nous ont fait connaître leur histoire.

On peut regretter que soient passés sous silence les groupes tunisiens de la descendance spirituelle foucauldienne avec des personnalités telles que celles de Mgr Lemaître et Charles Henrion. Mais Paul Fournier a-t-il dit son dernier mot sur un sujet aussi vaste que cette foisonnante descendance spirituelle ?

À la mort de Charles de Foucauld (1916), comment a pu se prolonger cet idéal que représentait une petite union ou association, qu'il voulait développer en venant en France après la guerre ?

### *Découvertes aux archives spiritaines : le rôle de Mgr Le Roy et du P. Léna*

Jean-François Six a mis en valeur le rôle irremplaçable de Massignon. On sait aussi que le supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit, Mgr Le Roy, a présidé cette Association. L'intéressante mise en œuvre des Archives spiritaines sur ce sujet apporte des lumières nouvelles sur une histoire qui n'est pas simple.

À la suite de l'abbé Laurain, sulpicien, à qui Ch. de Foucauld avait confié le secrétariat de son Association, le Père Louis Léna (1874-1960), spiritain, est chargé de cette tâche par son supérieur général. Un volumineux dossier de lettres qui lui sont adressées permet de se rendre mieux compte de l'impact extraordinaire du livre de René Bazin. Ces lettres sont celles d'humbles correspondants ou de personnalités initiatrices d'expériences multiples et diverses, réalisées dans l'esprit des projets foucauldiens.

On croyait trop facilement que, dans l'immédiat après guerre (celle de 1914), ce qui était né du zèle missionnaire de Ch. de Foucauld se réduisait aux 48 inscrits de sa première liste. Grâce à ces lettres reçues par les spiritains, nous faisons une passionnante découverte. Comme l'écrit Paul Fournier, « ces lettres nous invitent à considérer la descendance spirituelle de Charles de Foucauld, à l'origine, non comme une petite élite confidentiellement informée et rassemblée, mais comme une cohorte nombreuse et diverse dans un grand mouvement évangélique » (p. 191).

Par rapport aux œuvres de la Propagation de la Foi, le Père Léna défend l'originalité de celle du P. de Foucauld, comme il soutiendra les positions de Suzanne Garde, mal comprises par l'autorité ecclésiastique.

Massignon reconnaît l'action de Mgr Le Roy : « Mon sentiment est que Mgr Le Roy en tant que directeur provisoire de l'œuvre de mon Père bien-aimé [Foucauld] n'a pas commis d'erreur, et qu'il demeure canoniquement qualifié » (lettre citée p. 194).

Tout ce chapitre sur les débuts de l'Association, « fille légitime des projets de Foucauld », constitue l'apport très neuf d'informations et de témoignages, important pour les historiens de la descendance foucauldienne.

### *Parmi les premiers disciples*

Parmi les premiers disciples, nous découvrons Suzanne Garde. Répondant à un projet de Charles de Foucauld, elle suscite un groupe « d'infirmières laïques, laïques de costume, mais toutes de cœur à Jésus », qui s'implante en Algérie. Paul Fournier nous décrit, d'après les archives de l'archevêché de Paris, comment l'expérience fut interrompue. Il est dommage que le lecteur reste sur une impression d'échec, alors que le groupe a repris vie sous une autre forme, donnant une vie de famille à des orphelins, d'abord en Algérie, puis en France.

Josette Fournier nous révèle des personnalités et des associations qui, entre les deux guerres, multipliaient en Algérie les disciples de Charles de Foucauld. Elle souligne le rôle important joué à cette époque par la petite revue *En terre d'Islam*.

Lyon voit, à la fin des années vingt, plusieurs initiatives dans le sens d'un intérêt très vif pour l'Islam. L'abbé Jules Monchanin sera connu plus tard par la manière audacieuse dont il voudra intégrer profondément une vie et une spiritualité chrétiennes dans la culture de l'Inde. Il se trouve alors, à Lyon, au centre de tout un

mouvement de vocations pour le monde musulman. « Cette diaspora de "sœurs universelles" », comme Monchanin aimait les appeler, en référence au Père de Foucauld « est devenue coextensive au monde » (p. 287).

Parmi elles, quelques-unes créent « l'œuvre de Bou Saada » en Algérie. L'une d'elles, Andrée Zénone, dont on retrace l'itinéraire, rejoindra finalement les Nazaréennes du Père de Foucauld, à Casablanca puis à Bordeaux. C'est son émouvant témoignage qui clôt le recueil (p. 294-302).

Magdeleine de Vimont s'est décidée, dès 1922, à suivre les traces de Charles de Foucauld. Plus tard, elle devait fonder les « Nazaréennes du Père de Foucauld » consacrées aux enfants et jeunes handicapés.

Il y aurait aussi à signaler tant d'autres personnalités que nous révèle ce très riche recueil, comme Sœur Anne Cadoret, la première compagne de Petite Sœur Magdeleine.

### **Une mine incomparable d'informations**

Les futurs historiens de la postérité spirituelle de Charles de Foucauld trouveront dans cet ouvrage une mine incomparable d'informations, de documents, de notices biographiques, de témoignages, de la plupart inédits, rassemblés et commentés dans le rigoureux respect de la méthode historique.

Charles de Foucauld a indéniablement marqué l'Histoire de l'Église du <sup>XX</sup><sup>e</sup> siècle et son rayonnement s'étend bien au-delà des congrégations et associations issues de lui. C'est le cas de citer la phrase du Père Congar : « Les phares que la main de Dieu a allumés au seuil du siècle atomique s'appellent Thérèse de Lisieux et Charles de Foucauld. »

**Michel Lafon**

Annie Lenoble-Bart et André-Jean Tudesq (dir.)

*Connaître les médias d'Afrique subsaharienne :*

*Problématique, sources et ressources*

Paris, Karthala, 2008, 176 pages, 16 x 24 cm

ISBN 10 : 2845869967 / ISBN 13 : 978-2-8458-6996-7 / Prix : 20 €



**C**omment étudier les médias africains ? C'est l'une des questions complexes auxquelles répondent les auteurs de cet ouvrage. Annie Lenoble-Bart, agrégée d'histoire, est professeur en Sciences de l'Information et de la Communication à l'Université de Bordeaux. Elle est également Directrice du Centre d'Études des Médias, de l'Information et de la Communication (CEMIC) et a fait participer des membres de son Équipe d'accueil à cette synthèse. André-Jean Tudesq est professeur émérite d'histoire contemporaine et des Sciences de l'information de l'Université de Bordeaux. Il poursuit des recherches depuis près de trente ans sur les médias de l'Afrique subsaharienne. Il a du reste à son actif plusieurs ouvrages sur la question.

Les auteurs montrent que le rôle des médias ne se confine pas seulement au traitement de l'information. Ils s'intéressent aussi aux problèmes cruciaux comme le développement économique et social, la santé publique, la construction d'une identité culturelle ou l'éducation des populations. Ce faisant, les médias peuvent

servir la propagande ou la publicité. Ils influent grandement les langues dans lesquelles ils s'expriment et les mentalités ou les comportements de ceux qu'ils touchent.

À travers une démarche épistémologique minutieuse, les auteurs mettent en lumière les contraintes, les opportunités et surtout les défis auxquels ces médias doivent faire face pour s'intégrer dans la mondialisation de l'information et de la communication. L'ouvrage, qui combine de nombreuses disciplines de sciences humaines et sociales, entend aider le chercheur dans sa connaissance des médias d'Afrique subsaharienne et leur contexte. Parce qu'il vise à intégrer l'Afrique subsaharienne dans les débats en cours, ce guide prend soin de dégager des pistes de travail.

Annie Lenoble-Bart et André-Jean Tudesq rappellent ainsi que l'Afrique est confrontée à la dépendance de la technique et des modèles occidentaux ; ils mettent en évidence les enjeux que comporte le choix des langues par la presse, la radio et la télévision. Leur champ d'analyse couvre les espaces lusophone, francophone et anglophone.

Selon les auteurs, l'étude des médias évolue en fonction de nombreux paramètres : les supports, le système d'information et de communication dans lequel ils sont insérés et dont ils dépendent, lui-même lié à la situation politique ou économique. Sur le poids des médias, ils accordent la primauté à la radio parce que celle-ci profite des innovations technologiques comme le téléphone portable.

Ils constatent que la télévision est prépondérante dans les grandes villes et qu'elle reste le médium le plus influencé par le modèle étranger. Ce qui contribue au déclin de l'autonomie nationale. Ils notent que la presse, mieux intégrée dans la partie anglophone et dans les grandes villes, a une audience très variable. Leur réflexion est axée sur un classement méthodique qui conjugue les entrées géographiques et thématiques. Elle aborde les structures, le contenu, les audiences. L'ensemble de la démarche dessine progressivement le tableau d'une mondialisation l'information

où l'Afrique subsaharienne est aussi un acteur qui agit et réagit. Pour justement souligner que la recherche sur les médias est dynamique en Afrique, les auteurs ont ouvert des brèches sur des axes comme : *Médias et développement, Médias et conflits, Médias et démocratie, Médias et globalisation*. Des thèmes qui doivent nourrir bien des cogitations et contribuer à une meilleure connaissance du rôle des médias en Afrique subsaharienne.

**Cyriaque Paré**

Ouagadougou

**Dominique Borne et Benoît Falaize (dir.)**

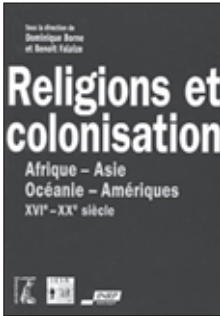
*Religions et colonisation. XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle. Afrique – Asie – Océanie – Amériques*

Paris, Les Éditions de l'Atelier/ Éditions Ouvrières, 2009, 335 p., 16,5 x 24 cm

ISBN 10 : 2708240323 / ISBN 13 : 978-2-7082-4032-2 / Prix : 28 €.

Cet ouvrage collectif aurait pu constituer un numéro spécial de *HMC* tant les thèmes traités et les auteurs sont proches de notre revue. Ainsi plusieurs auteurs sont des nôtres au comité de lecture et à la rédaction ! On reconnaît avec plaisir Charlotte de Castelnau-L'Estoile, Philippe Delisle, Claire Laux, Oissila Saaidia, Claude Prudhomme, Jean-François Zorn parmi les vingt-quatre rédacteurs. Certains sont aussi membres du CREDIC comme Yannick Essertel ou de l'Association française d'histoire religieuse contemporaine, laquelle fournit en outre Patrick Cabanel, Sabine Rousseau et Chantal Verdeil. Les maîtres d'ouvrage sont cependant d'un autre bord : ce sont l'Institut national de recherche pédagogique (INRP), établi depuis 2005 à Lyon, où il est en lien avec l'université de Lyon 2, et l'Institut européen en sciences

des religions, créé en 2002 au sein de l'École pratique des hautes études pour appuyer « l'enseignement du fait religieux à l'école laïque » dont Régis Debray s'est fait le brillant apologiste. En somme, l'histoire religieuse est ici attelée à un projet pédagogique, sociologique et finalement politique qu'elle ne maîtrise pas. L'éducation nationale française est acculée à la gestion d'une population scolaire récalcitrante dont une proportion notable est, comme on dit, « issue de l'immigration », à la deuxième ou troisième génération. Ces élèves rejettent la mémoire républicaine comme une tartufferie et veulent retrouver ou plutôt reconstruire une identité et une mémoire sociale différentes, affectées de coefficients religieux bien répertoriés dans ce livre. Il est significatif que Benoît Falaize, l'un des directeurs de l'ouvrage, et



Françoise Lantheaume, membre de l'INRP, tous deux auteurs de plusieurs chapitres, aient déjà contribué au recueil *Les guerres de mémoires* (Paris, La Découverte, 2008). Benoît Falaize vient de diriger le collectif *Enseigner l'histoire de l'immigration à l'école* (Paris, INRP, 2009) et collabore avec le Comité de vigilance face aux usages publics de l'histoire, créé en 2005. Appuyé par de telles instances de légitimation, cet ouvrage devrait susciter l'intérêt et peut-être l'enthousiasme des professeurs de l'enseignement secondaire auxquels il est destiné par priorité.

Les historiens convoqués pour ce projet avaient à répondre aux questions suivantes : « Le christianisme, religion des colons européens, s'est-il contenté d'accompagner le sabre des conquêtes et les vaisseaux des marchands ? Comment le protestantisme et le catholicisme ont-ils réagi aux violences portées contre les peuples autochtones, à l'expression des différences culturelles et, pour la France, au projet "civilisateur" de la République laïque et anticléricale ? Comment enfin les religions des peuples dominés, l'islam, le bouddhisme et les religions ancestrales, ont-elles affronté l'arrivée et l'installation des Occidentaux ? » (quatrième de couverture). Les rédacteurs ont complété les contributions individuelles par des documents et des réflexions sur la transmission scolaire de ces questions.

La matière est organisée en quatre parties inégales. La première traite des premiers empires coloniaux du XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle, avec deux exemples seulement, l'Amérique latine sous emprise ibérique, et les Antilles, la Guyane et la Réunion peuplées et colonisées par la France. La deuxième partie donne des aperçus théoriques sur le sujet dans le contexte de la III<sup>e</sup> République au XIX<sup>e</sup> siècle. La troisième partie, la plus fournie, regroupe dix études de cas, sous le titre « singularités géographiques ». La quatrième et dernière partie met à l'ordre du jour le rôle de « la religion » dans les processus de décolonisation, avec les trois exemples de l'Algérie de 1954 à 1962, de l'éveil national musulman dans l'Inde britannique de 1857 à 1947, de « l'Indochine catholique » face à l'indépendance du Vietnam.

### « Colonisation », qu'est-ce à dire ?

Les études de cas sont trop singulières pour être discutées en détail. On se contentera de remarques générales. Disons d'abord que malgré la grande compétence des auteurs, les termes de référence, colonisation et religion(s), restent flous. Prenons le concept de colonisation. L'idée qui semble dominer le débat est ici la prise de contrôle politique d'un territoire étranger, le rapport de dominants à dominés, de colonisateurs tout puissants à colonisés impuissants ou passifs. Pourtant la notion usuelle de colonisation, d'origine latine, évoque un déplacement de population, un peuplement nouveau ou additionnel. La « colonisation » était envisagée dans ce sens par les instituteurs de la République. Le *Journal des Instituteurs*, numérisé en totalité sous les auspices de l'INRP, a publié le 23 juillet 1899 une chronique intitulée « L'École du soir et la colonisation », sous la signature

d'Édouard Petit, professeur au Lycée Janson-de-Sailly qui vantait « le génie colonisateur de la France ». Il visait l'adolescence ouvrière et rurale en quête de débouchés : « Tous ceux qui, dans notre pays, luttent pour l'idée coloniale, ont pour mission de tourner leur propagande, leur belle ardeur d'apostolat, vers des auditoires tout prêts à être gagnés, à fournir, dans tous les métiers, des colons français aux colonies françaises. »

En somme, l'ouvrage n'analyse pas le rapport entre l'aspect démographique, géographique, et l'aspect politique de la colonisation. Les exemples historiques ne manquent pas : la Réunion, l'île Maurice, les Seychelles, l'Afrique australe, l'Australie, le Canada et les États-Unis, le Maghreb ont connu des vagues successives de « colonisation ». Un atlas des migrations pourrait faire voir combien la différence est petite entre colonisation, migration et « immigration ». Au-delà d'un certain seuil démographique, le pouvoir politique peut basculer, l'affirmation autochtone changer de sens et le flux migratoire s'inverser.

### « Religion(s) », concept vague

Le second aspect du débat, le concept de religion, est tout aussi vague. Curieusement, la couverture affiche le terme au pluriel : *Religions et colonisation*, alors que la page de titre met « religion » au singulier. On n'attend pas de ce livre un apport aux sciences des religions, ni à la théologie des religions, mais on regrette un déficit de conceptualisation. La seule référence citée est le bon manuel de Ysé Tardan-Masquelier et Frédéric Lenoir. Comment peut-on encore évoquer sans nuance « le christianisme, religion des colons européens » alors que l'indifférence religieuse des colons était de notoriété publique, sans même entrer dans le débat pastoral

sur l'immoralité des colons, tellement présent dans les écrits missionnaires ? Et pourquoi ne pas prendre au sérieux, d'emblée, le christianisme des colonisés ? Tahiti était un royaume chrétien protestant lorsque l'île a été annexée par la France en 1843. Mais Claire Laux stigmatise « l'ombrageux pasteur protestant anglais Pritchard » aux prises avec « les missionnaires catholiques français » sans doute tellement gentils (p. 227). Madagascar était un royaume chrétien protestant tout à fait établi quand le pays a été colonisé par la France en 1895-1896. Il était de bon ton, et cela semble perdurer dans l'opinion française, de qualifier ce christianisme non occidental de vernis superficiel et malléable. Que penser alors du christianisme des colons et des administrateurs coloniaux ? Où est le vernis ? Dans un chapitre intéressant, qui dépasse largement les termes historiques annoncés puisqu'il traite de l'islamisation de l'Afrique du Nord du VII<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle, Gilbert Meynier voit dans la religion essentiellement l'observance de rites en somme interchangeables. C'est à peine si les chrétiens se seraient aperçus qu'ils devenaient musulmans ! (p. 136-137). Oublié, ici, « le sabre des conquêtes » ! Oubliée aussi l'irréversibilité du passage et le châtement qui en régime musulman pèse toujours sur « l'apostasie ».

### L'Afrique du Nord privilégiée

Le centre de gravité de l'ouvrage se situe dans l'histoire coloniale de l'Afrique du Nord avec cinq chapitres et la situation scolaire française actuelle justifie ce choix. Les autres régions du monde et les autres systèmes de colonisation sont inévitablement négligés. Rien n'est dit de l'empire ottoman qui, pourtant, entre dans le sujet et dont l'histoire s'est étendue de 1288 à 1918. La Sublime Porte était partie prenante de

la conférence coloniale de Berlin en 1884-1885. Rien n'est dit non plus des empires africains dont on sait de mieux en mieux les tenants et aboutissants. Que penser, par exemple, de l'empire chérifien, de ses droits sur le pays sahraoui, et de l'autorité du Commandeur des croyants, le Roi du Maroc, sur les musulmans sahraouis ? Rien n'est dit, non plus, de la Palestine au XX<sup>e</sup> siècle, exemple étonnant de l'imbrication d'une certaine « colonisation » et de l'identité religieuse qui s'est traduite par la création de l'État d'Israël. Le sujet est évidemment inabordable dans les collèges et lycées de France. Et il faut bien ménager la Turquie, le Maroc, et Israël ! Quoi qu'il en soit, l'ouvrage démontre amplement la complexité du sujet et devrait mettre fin à la circulation de clichés commodes. Ni les religions ni les colonisations ne sont les moteurs ou les porteurs obligés les uns des autres. L'impression globale que je retire de ma lecture est celle-ci : opportunisme et pragmatisme, de part et d'autre, sont les clés de beaucoup de développements.

Quelques errata : p. 78 et 323, lire Hermann Krüger, au lieu de Frédéric

Krüger ; p. 114, lire Joseph Oldham (1874-1969) au lieu de John Oldham ; il n'a jamais été « directeur du Conseil Mondial des Églises protestantes », organisme qui n'existe pas. Le Conseil Œcuménique des Églises, selon la raison sociale officielle en français, n'est pas un organisme « protestant », il a pour membres de nombreuses Églises orthodoxes orientales et nombre de ses fonctionnaires sont catholiques romains. L'implication de J. H. Oldham dans le problème colonial ici à l'ordre du jour est liée à son rapport percutant contre le racisme, *Christianity and the Race Problem* (Londres, Student Christian Movement, 1924, nombreuses rééditions). Il était alors secrétaire général du Conseil international des missions et rédacteur en chef de l'*International Review of Missions* qu'il avait créée en 1912 ; p. 207, corriger « le pasteur Hendrik Kraemer », lire « le missionnaire protestant H.K. » : Kraemer était un linguiste laïc, alors au service de la Société biblique néerlandaise.

**Marc Spindler**

Université de Leyde

Centre d'étude d'Afrique noire, IEP Bordeaux

## Philippe Delisle

*Bande dessinée franco-belge et imaginaire colonial. Des années 1930 aux années 1980*  
Paris, Karthala, 2008, 196 p., 13,5 x 21,5 cm  
ISBN 10 : 2811100830 / ISBN 13 : 978-2811100834 / Prix : 19 €.

**T***intin au Congo* représente, encore aujourd'hui dans la bande dessinée francophone, la quintessence de l'imaginaire colonial. Pourtant Hergé est loin d'être le seul auteur de bande dessinée à avoir investi le terrain de la colonisation dans son œuvre, c'est ce que nous apprend, entre autres, l'ouvrage de Philippe Delisle qui analyse le discours

colonial à travers la production de BD franco-belges des années 1930 aux années 1980.

Le livre, bien structuré, se divise en quatre parties : « Espaces coloniaux et identités » (p. 13-50), « L'image des "indigènes" » (p. 51-103), « La "civilisation" en marche » (p. 105-152) et « Les années 1980 : entre nostalgie et rupture ? » (p. 153-170).

### **Imaginaire collectif et stéréotypes**

Dans sa première partie, l'auteur ne manque pas de rappeler toute l'importance que représente, pour des dessinateurs belges, le Congo belge. Toutefois, à un second niveau d'analyse, l'auteur démontre qu'on assiste progressivement au passage à un Congo « de moins en moins belge ». L'une des raisons avancées est la part non négligeable d'un lectorat non belge. Pourtant, à lire Ph. Delisle, ce qui est dessiné semble relever davantage d'un imaginaire collectif européen sur l'Afrique Noire que d'une reproduction de lieux réels. Face à une Afrique uniforme se dresse les « grands hommes » européens : à un seul visage de l'Afrique répond un prototype unique de l'Européen qui atteste, paradoxalement, d'une absence de nationalisme. Par ailleurs, le Maghreb français – l'Afrique du Nord – semble exercer toutes les fascinations, à tel point qu'Asie, Océanie et Moyen-Orient apparaissent comme les parents pauvres des empires. Ce constat se retrouve dans d'autres productions, académiques ou non.

Cependant, la rareté de ces autres espaces coloniaux n'épargne pas pour autant les stéréotypes sur leurs populations : « Les peuples de couleurs apparaissent tantôt comme de «grands enfants» très craintifs, tantôt comme des êtres perfides et violents. » On aura sans peine reconnu les Noirs dans la catégorie des grands enfants enclins au cannibalisme, la perfidie et la cruauté des Asiatiques, l'Arabe fanatique et voleur... et bien d'autres choses encore. Néanmoins, l'auteur ne manque pas de nuancer son propos et rappelle qu'aucun discours ne peut être complètement uniforme.

### **Le missionnaire, présent mais pas central**

Une fois le portrait du colonisé dressé, « l'œuvre civilisatrice » se justifie d'elle-même. C'est ainsi que « le héros blanc » s'impose comme « un chef naturel » bardé de toutes les qualités de commandement et de justice. Parmi les figures du Blanc, si le missionnaire catholique est présent dans cette production, en partie financée par des fonds catholiques, il n'est pas pour autant central. De même, la figure du planteur est moins valorisée que celle du méhariste, il est vrai plus prompt à enflammer les imaginations d'enfants, principaux destinataires de ces albums. Ph. Delisle termine ce chapitre par un paragraphe intitulé « De rares signes de remise en cause... » qui nous sont, en effet, apparus bien rare à la lecture.

Il faut attendre les années 1980 pour déceler le véritable tournant : « Certains auteurs utilisent l'ironie, le second degré, pour stigmatiser de manière générale une domination injuste. » (p. 166) ; « Mais d'autres auteurs abandonnent le ton humoristique pour dénoncer de manière plus argumentée les méfaits de la colonisation. » (p. 167).

### **Une autre façon d'aborder la colonisation**

Si ce champ de la recherche n'est pas nouveau, l'originalité du travail de Philippe Delisle est d'en avoir proposé une synthèse problématisée. Étudier la bande dessinée en relation avec l'imaginaire colonial c'est faire de l'histoire de la colonisation à partir de sources qui peuvent peut-être paraître secondaires, mais dont pourtant l'impact est considérable car ces albums étaient destinés à des enfants. La bande dessinée à thématique coloniale apparaît



comme une variante du discours colonial le plus convenu dans cette période. En ce sens, les auteurs ont partagé les a priori de l'écrasante majorité de leurs compatriotes comme en témoigne toute l'historiographie sur le sujet (cfr. O. SAAÏDA et L. ZERBINI, *La construction du discours colonial. L'empire français aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Karthala, 2009).

Alors que la dénonciation du système colonial devient majoritaire dans les années 1960, le tournant n'est décelable dans la bande dessinée qu'à partir des années 1980. Pourtant, force est de constater une certaine difficulté à se départir de certaines représentations même si le contenu du discours y afférent a changé. Il n'est que de penser à certains dessins de presse comme, par exemple, ceux du journal *Le Monde* : les Noirs ont des lèvres proéminentes, les Asiatiques sont croqués selon des normes qui n'ont rien à envier aux dessinateurs des années 1930-1950, sans pour autant qu'un message xénophobe ne se cache derrière, bien au contraire. Les codes de la figuration se maintiennent, même si leur sens a changé car le dessin publié continue à garder un poids considérable dans nos représentations de l'Autre.

Je ne saurais que recommander la lecture de cet ouvrage qui propose une approche alternative de l'histoire du fait colonial, même si le lecteur aurait été curieux de savoir si des albums existaient en provenance des anciennes colonies et quels étaient leur contenu, mais il s'agit, il est vrai, d'un tout autre sujet...

**Oissila Saaïdia**

Université de Strasbourg

Membre du LARHRA (UMR 5190, Lyon)